

Concours « Paroles en scène » : *Faire un rêve*

Le Vieux qui parlait avec les Arbres.

(un conte musical en trois mouvements et quatre saisons)

L'arbre,il te regarde
Tu regardes l'arbre,il t'écoute
Quand tu dors tu rêves quelque chose.
L'arbre et l'herbe,pareils.

(Bill Neidjie)

arbres,éternels efforts de la terre
pour parler au ciel qui l'écoute.

(Rabindranath Tagore)

Les Personnages :

Le premier Narrateur
Le deuxième Narrateur
Le Vieux (Virgile)
Les Gens
La Sage-femme
Les Luthiers
Le Pasteur
L'Épicéa
Le Foyard
La Première Lune d'automne

Les Instruments de Musique :

Un Clavecin (pour les Narrateurs et le paysage.
Un Dulcimer (pour le Vieux)
Un Violon, Violoncelle et le Clavecin (pour les Luthiers)
La Scie musicienne (pour le Bûcheron et autres visions animées)
Le Hautbois et le Basson (pour les Arbres,l' orgue et le voyage dans l'arbre)

Les musiciens, comme dans le théâtre No sont au fond de la scène et interviennent selon leur inspiration mais en accord avec les acteurs.

Pour le premier mouvement il y a un tapis de faux gazon carré. Pour le deuxième, une surface circulaire ocre-jaune et ocre-rouge et pour le troisième, une ligne bleue.

Le Narrateur :

Il était une fois un vieux qui savait encore parler avec les arbres. Il habitait hors du monde, le plus vieux chalet du village où avaient vécu ses parents, grands-parents et tous les autres avant eux. Depuis la vallée en levant bien le menton, on pouvait le voir : le dernier, à l'écart, au-dessus de la limite des arbres.

Les Gens d'En-Bas :

- Le vieux là-haut...
- Tu veux parler du « Toqu -des-Sapins » ?
- Oui, On dit qu'il a de l'argent et qu'il veut rien dépenser.
- Normal, il vend les plus beaux de ses sapins à la pièce à des étrangers qui les lui payent en or.
- Des étrangers qui viennent de loin, de Crémone en Italie, de Tolède et même de Paris.
- Moi je l'aime bien le vieux toqué, même si je l'ai vu qu'une fois. Il a des pouvoirs et je crois qu'il nous protège depuis là-haut, quand son chalet reçoit le premier soleil du village

Le Narrateur :

Les gens d'en haut eux aussi l'aimaient bien et surtout respectaient cet homme sans âge qui prenait la couleur des saisons. Qui s'assombrissait en hiver et s'éclairait au printemps avec les mélèzes et le mai fragile de son foyard.

Les Gens d'En-Haut :

- Il y a longtemps que je n'ai plus vu Virgile ?
- Il est dans sa forêt avec un « Professore di Napoli ! » Il négocie depuis hier avec les Anciens pour abattre l'épicéa qui convient à l'Italien.
- Et les arbres ne sont pas d'accord ? (un brin moqueur)
- Si, mais la forêt est une communauté.
- On est pas en Russie.
- Moi j'ai entendu notre sage-femme qui allait le chercher au milieu de la nuit, c'était mauvais signe.

La Sage-Femme :

C'est vrai et vous savez-tous qu'il a du pouvoir, pas seulement pour les bêtes mais aussi pour nous. J'avais fait tout ce que je pouvais mais le « colinet » ne voulait pas venir et j'entendais son cœur qui allait de plus en plus doucement, il allait mourir et la maman avec. Alors je me suis dit : « Mieux vaut un homme là-devant plutôt qu'une morte » !...et je suis monté le chercher.

... quand tout était bien all , - il faisait presque jour- , on a voulu le remercier, généreusement, il a répondu, avec son vieux sourire, comme toujours : « J'ai l'âme, je l'ai reçue, alors mes mains ont le devoir » Je crois qu'il est remonté déjeuner.

Le Narrateur :

Et en effet, ce matin-là, il était monté vers sa forêt, là où les épicéas poussent lentement, là où la neige reste longtemps. Il était accompagné par trois hommes bien habillés et chapeautés. Trois luthiers célèbres, de Crémone, de Tolède et de Lübeck en Allemagne. Ils venaient acheter là, le bois de leurs prochains instruments. Le meilleur bois d'Europe, pour les meilleurs instruments du monde.

Le Vieux et les trois Luthiers :

L1 : - Dites-moi, mon cher Virgile, on dit dans la vallée et loin à la ronde que vous parlez avec les arbres et que vous comprenez leur langue.

L2 : On dit aussi qu'une fois, vous vous étiez perdu dans une grande forêt, vous avez demandé votre chemin aux arbres et qu'ils vous ont indiqué comment retrouver la lisière.

V : Oui, c'est arrivé, mais aujourd'hui je ne me perds plus dans la forêt.

Nous ne sommes pas ici pour écouter des « on-dit-que,on-dit-que.... » mais pour écouter le cœur de ces troncs dont vous avez besoin pour fabriquer vos merveilleux instruments. Venez !

Le Narrateur :

Ils ont encore marché, marché dans la pente entre les plus vieux sapins. Le Montagnard regardait la cime. Les citadins se prenaient les pieds dans les racines.

Et puis le Vieux s'est arrêté devant un vieil épicéa, bien plus vieux que lui, un Ancêtre dans une autre vie.

D'abord, il a regard ,

Les Luthiers :

L1 : - on dirait qu'il écoute.

L2 : Il en a déjà fait un violon.

L3 : - un violoncelle

L1 : - ma table d'harmonie !

Le Narrateur :

Et puis il l'a tois  comme colonne antique ou comme pilier d'un temple d'Orient que l'on reb ti tous les septante ans. Ensuite il a appliqué sa forte main contre l'écorce pour une longue caresse de haut en bas, bien sûr. De l'autre main, il en a fait tomber le lichen gris pour montrer aux autres les écailles rousses de sa peau animale. Enfin il en a détaché un lambeau comme le chirurgien qui prépare l'os sur lequel il va travailler.

Le Vieux :

Et maintenant regardez et surtout écoutez bien !

Le Narrateur :

Il venait de sortir, de leur fourre de feutre, cinq marteaux de bois dur avec lesquels il avait déjà commencé de faire sonner et résonner l'épicéa musicien sur la surface  corc e. Et chaque marteau donnait son avis.

Un grand silence s'était fait. Les luthiers attentifs et curieux. Les arbres inquiets, car ils savaient bien qu'un des leurs allait quitter la communauté.

Le Vieux :

Vous avez entendu comme c'est beau et tous mes marteaux sont d'accord pour celui-là et moi j'y ai déjà entendu un quatuor, tout un paysage musical qui quittait la forêt.

Les Luthiers :

... !

Le Vieux (s'adressant à l'arbre) :

Donne-nous, s'il-te-pl t ce tronc dans lequel tu vis, nous en ferons bon usage. Et pour les autres : excusez le dérangement.

L'Arbre :

Eh bien, si c'est pour la musique.... un violon, un clavecin !

Le Vieux (aux luthiers) :

Eh bien pour moi, maintenant c'est le pire moment, je ne m'y suis jamais fait,
Le premier coup de hache me fait aussi mal que si on m'entaillait la cheville. Le
craquement de l'arbre qu'on abat m'éclate le ventre et de la résine me monte à la bouche.
Et quand il tombe, dans un grand bruit de branches c'est comme un soldat qui n'en peut
rien, qu'on assassine et qui tombe les paumes en avant dans la boue du champ de
bataille.

Les Luthiers :

L1 : Faut bien servir sa patrie !

L2 : Il faut surtout payer notre forestier.

L3 : Nous n'avions rien convenu, combien est-ce-que nous vous devons ?

Le Vieux :

Payez généreusement le bûcheron (comme s'il était trois ou quatre)

Et pour moi, vous me donnerez...vous me donnerez une promesse, celle de garder dans
vos instruments l'âme mon sapin rouge et la musique du vent dans ses branches quand il
était debout !

Maintenant je vous laisse, j'entends la cloche qui me rappelle que nous sommes
dimanche.

L1,2 :

Vous allez à l'église ?

Le Vieux :

Non, je vais dans l'église !

Le Narrateur :

Il a pris le chemin de l'église qui descend raide. Il a croisé la brume qui monte former les
nuages de l'après-midi. Il a besoin d'un bâton maintenant parce que ça glisse un peu et
qu'il n'a plus vingt ans. Avant d'entrer il a laissé sa troisième jambe, comme il dit, à côté du
vieux bénitier qui n'a plus servi depuis belle lurette. Et chacun sait que le Vieux est là pour
se réchauffer.

Oh non pas pour écouter un pasteur aussi sévère qu'un Farel de pierre à l'index fâché,
mais pour l'Orgue. Majestueux.

Triangulaire comme une Montagne, comme ses Sapins aux troncs lisses si bien alignés.
C'était comme sa forêt qui chantait.

Les basses des vieux moussus et les voix cristallines de leurs petits-enfants.

Le Pasteur :

Virgile c'est l'heure, tout le monde est parti ! Tu n'as même pas besoin de fermer ton
cantique, tu ne l'a même pas ouvert mais au moins tu peux fermer la porte en sortant.

Le Narrateur :

Alors il a récupéré son bâton pour remonter au chalet et là, assis devant son instrument, il a fait sonner les vieilles mélodies qu'il répétait depuis si longtemps.

La voix de la forêt et du vent ; de l'eau et de la montagne, qui sont le PAYSAGE.

Le Narrateur :

Quand il n'était ni dehors ni dedans, il allait s'asseoir entre les deux grosses racines d'un hêtre gris, son arbre, qui lui avait fait une place seulement pour lui, et personne ne le savait.

Deux grosses racines lisses et tachetées comme deux serpents boas de rochers comme celui, ou celui-là même qui avait sauvé la vie d'un jeune éléphanteau imprudent au bord du Grand Fleuve Limpopo qui est tout vert et comme de l'huile.

Il avait posé ses deux grosses mains sur les bras de ce fauteuil impérial et regardait la vallée.

Il regardait son chalet, amitié de l'arole avec ce foyard improbable, hors forêt, tour de garde contre d'anciens barbares jamais venus.... Phare pour les marins d'une mer disparue..... Tori pour les âmes fatiguées de pèlerins à venir.

Le Vieux (se parlant à lui-même) :

Si seulement je pouvais voir à travers ces montagnes glacées.

Les traverser d'un regard bleu qui irait se fondre dans le bleu d'une mer du Sud où le sapin devient algue et le bouquetin cachalot.

Le Narrateur :

Mais tout son poids d'homme l'asseyait là, lourd, emprisonné dans son armure de feutre et de laine. Alors il se laissait glisser dans sa rêverie terrestre, jusqu'au bout des racines, là où sont dissoutes toutes choses qui vécurent et qui nourrissent l'arbre. Et quand le froid le poussait à se relever, il était nourri de tout ce qui nourrissait l'arbre. Et il était heureux.

Les Gens d'En-Haut :

-Le Virgile, quand il reste si longtemps adossé à son arbre, tu sais à quoi il pense ?

-Un jour, plutôt un soir, assis à sa table (j'étais venu pour un conseil) , je lui ai demandé.

- Et il a répondu ? Avec des mots ? Ce vieux toqué il sait encore parler

- Ô il a mis du temps... et pas si toqué que tu crois.

Le Vieux :

C'est un secret, j'ai pas envie que ça se sache trop. Mais pas envie aussi que tout ça s'oublie quand je ne serai plus là.

Assis là-haut contre mon foyard gris je rêve et moi aussi. On s'aime bien. Je me laisse aller le long de ses racines. J'imagine des souterrains qui descendent jusque dans la vallée où les radicelles émergent dans le lit du torrent pour boire son eau et se giclent comme des adolescentes.

Ou bien je suis celles qui cherchent leur nourriture très loin comme des cheveux dans le vent, qui ramènent la sève qui monte dans mon dos. Des fois j'aide l'arbre à me faire rêver ce que je veux là où je suis bien, avec tous les insectes laborieux que je prends sur mes genoux ou laissent courir le long de mes manches.

Je suis bien dans ma maison profonde, dans ses armoires et tiroirs je sais retrouver les rêveries que j'y ai cachées, comme des vêtements de voyage...ou de mariage. Les

papillons du jour m'ont suivi, ils sont devenus chrysalides avec leurs petits yeux curieux. Ils me disent ce que je pense.

J'aime bien aussi prendre le chemin de toutes les racines de ce village. Elles montent vers ma forêt ou s'égarent parmi celles d'un autre village, celui des mélèzes. Que de discours entre elles, des nouvelles, des informations : un jour de marché chez nous.

-Vois-tu, je peux rester là des heures à les écouter. Comme un musicien qui s'exerce ne voit pas passer le temps. Tu pourras raconter ces choses après ma mort, je ne veux pas qu'on me prenne pour un fou.

Le Narrateur :

Virgile n'avait jamais autant parlé. La tête lui tourne un peu, il a peur de s'être trop confié. Il remonte au chalet. Son pas lourd fait chanter le plancher qu'il avait voulu musical. Il entre tout habillé dans le lit froid pour d'autres rêves qui sentiront l'arole et le savon.

Les Gens d'En-Haut :

- J'aurais pas d  vous dire tout ça. Alors ça doit rester entre nous !
- Pourquoi, c'est beau
- Comme un conte, comme Alice et les merveilles.

Les Gens d'En-Bas :

- On dit maintenant là-haut que le vieux toqué du sapin devient fou, qu'il raconte des choses bizarres sur la place du village

-Les gendarmes sont montés. Il coupe du bois sans autorisation.

-Tu les as vus ?

- Non, mais ça se sait.

- Le vieux Virgile, sous son chapeau, il a l'âme que vous avez perdue, et sous sa chemise la conscience que vous n'avez jamais eue... Allez, c'est l'heure, on ferme !

Le Narrateur :

Les jours ont passé. On a vu la limite de la gelée blanche descendre au-dessous de la canopée jaune des mélèzes. L'odeur de l'air avait changé. La lumière aussi

Et le Vieux montait vers son foyard gris. Il faisait chaque fois la course avec le soleil pour savoir qui des deux arriverait le premier. Le soleil le laissait gagner et il le savait. Alors il le remerciait d'un sourire et d'un geste complices.

Arrivé à sa place habituelle, il a entendu qu'on parlait.

Le Vieux (pour lui-même, un peu inquiet) :

- Il ne passe jamais personne par ici. Qui parle ?

Le Foyard :

Mais c'est moi Virgile, ton arbre. Dis-moi, pourquoi restes-tu toujours dehors à regarder dehors ou à rêvasser   moitié endormi entre mes racines. ? Entre dedans, je t'ai fait un passage !

Le Narrateur :

Le Vieux, même pas étonné, a tois  le grand corps gris de bas en haut. D'abord entre les racines, comme on s'inspecte entre les doigts de pied et puis jusque tout en haut, jusqu'au cuivre de son toit. A la hauteur du nombril de l'arbre, à la hauteur de yeux de l'homme, il y avait comme une déchirure de l'écorce, pas plus longue qu'une main, mais qui semblait profonde.

Le Vieux :

Tu veux rire ! Comment tu veux que j'entre là. Tu as vu mes cent kilos, ma veste, mes gros souliers boueux, je salirais ton parquet.

Le Foyard :

Mais non Virgile, c'est tout simple : tu dois d'abord me laisser ton corps en gage entre les griffes de mes racines. Il sera bien gardé !

Le Vieux :

J'aime bien quand tu parles, c'est comme si je vieillissais à l'envers. Mais ça je sais pas faire. Et je sais pas si j'ai vraiment envie de le faire.

Le Foyard :

Je vais t'aider, si tu veux.

Le Narrateur :

Les mélèzes en bas s'éteignaient et la lune montante était de plus en plus curieuse. L'arbre a lui posé deux de ses branches basses sur les épaules et a tiré Virgile de son corps qui s'est glissé dans l'anfractuosité offerte. Albugin e glissante.

Le Vieux :

Comme c'est facile maintenant.

Je me glisse entre les pages de tes écorces et je vais te raconter ce que tu es et ne sais pas dire.

Le Narrateur 2 :

C'est comme si Virgile était passé entre les craquelures d'un vieux tableau flemmard. Juste là où le clair passe à l'obscur. Le clair de l'aubier odorant et le noir de l'écorce qui est comme l'humus compostelle de son cimetière. Il y reconnaît en passant, les ombres tristes et figées de ceux qu'il a connus, de ceux dont on parlait encore ou qui n'étaient plus qu'un nom gravé, presque effacé sur une tombe délaissée.

Le Foyard :

Laisse ce triste cort ge et laisse-toi glisser, laisse-toi tomber, doucement, comme le plumet de chardon en automne. Ne retiens pas. N'aie pas peur !

Le Vieux :

Je n'ai pas peur de cette chute lente, j'ai peur du vide qui m'attire. De ce long escalier spiral où les cernes de tes années passées ne me font pas même balustrade pour me protéger de ce que je vois !

Le Foyard :

Et que-vois-tu donc ?

Le Vieux :

Je vois l'Enfer coloré, représenté et sculpté   Conques et à Moissac. Le feu grésille sans bruit, les riches gourmands et pansus bouillissent, les démons s'agitent ou dansent sans voix sous le regard affligé des justes qui les regardent en parlant de rien.

Le Foyard :
On y a cru.

Le Vieux :
Oui, quand j'étais petit.
Mais je tombe de plus en plus vite maintenant

Le Foyard
Pure illusion ! Regarde plutôt où tu arrives.

Le Narrateur 2 :
Il y a là un tombeau ancien enfoncé dans un entrelacs de racines centenaires. Des racines de cyprès, de ceux qui deviennent les plus vieux de monde. Virgile s'accroche et les écartent pour voir une grande chambre comme un cube vide mais ensoleillé de l'intérieur. Le tapis en est décoloré. Cette fois il entend. Alors il écoute. On parle dans une langue douce qu'il ne comprend pas, mais c'est beau.

Le Vieux :
Qu'est-ce qu'il dit ?

Le Foyard :
Il parle en persan, la langue du Roi Anoushirvan, le roi Juste.
Tu es devant la tombe d'Hafez de Shiraz. A cet instant il dit :

« Hafez en a assez de boire
en cachette son pot de vin
Je rendrai public son secret
au son des flûtes et des violes »

Le Narrateur 2 :
Virgile aurait voulu rester plus longtemps à écouter d'autres poèmes mais les racines ont cédé l'une après l'autre et il dégringole de nouveau, il dégringole pour finir tout éclaboussés dans un marécage de roseaux. Deux canards effarouchés s'envolent mais les pêcheurs ne bougent même pas un œil. Ils viennent du village voisin où tout le monde s'affaire. On moissonne à la faucille, on remplit derrière celui-ci une corbeille d'épis. Un autre arrache du lin que sa femme lie en gerbes. Les ébénistes rabotent et percent. Les potiers tournent leur vaisselle pendant que le barbier rase un villageois. Plus loin deux musiciennes animent une fête avec harpe et mandore. Mais les prêtres et les dieux sont omniprésents. Ils contrôlent ce monde ocre-brun et ocre-jaune. Avec leur tête d'oiseau, d'animaux ou de serpent ils jugent et punissent, ils protègent aussi...contre soumission ! Au plafond de la mastaba, un disque rouge se déplace lentement. Il est avalé par une déesse étoilée qui le rend, qui l'avale et le rend indéfiniment. Sur le sol, cinq cobras sifflants qui regardent Virgile qui n'en peut plus.

Le Vieux :
Sors-moi d'ici, j'étouffe !

Le Foyard :
Regarde devant toi, il y a une fausse porte qui sera pour toi une porte de sortie. Elle s'ouvre sur un autre temps où les hommes étaient plus heureux. Ils ne travaillaient et ne possédaient pas encore la terre.

Le Narrateur 2 (parlant pour Virgile) :

Comme il fait sombre, comme il fait froid de l'autre côté de la porte. Je sors d'une tombe pour entrer dans une grotte obscure.

Le Vieux :

Ho héé !

Le Narrateur2 :

Virgile a crié dans le noir non pour appeler mais pour évaluer l'immensité comme on jette un caillou dans un puits pour juger de sa profondeur. Aucun écho ne lui est rendu. Alors il a commencé sa descente sur un sol de salpêtre humide. Que pouvait-il faire d'autre ? Et ses yeux s'habituèrent lentement à l'obscurité.

Les stalactites célestes perdaient le temps, goutte à goutte, sur leurs miroirs terrestres, forêt pétrifiée après l'incendie. Cathédrale abandonnée ou jamais finie depuis des millénaires. Partout des mains levées pour en interdire l'accès. Virgile force le passage, il se trouve presque chez lui : deux bouquetins perchés sur un rocher lui souhaitent la bienvenue. Des chevaux piaffants jaillissent d'une paroi. Un taureau fonce sur lui, cornes baissées pour s'arrêter net à côté de lui. Dans le lointain des chasseurs poursuivent un troupeau. Des flèches volent. Ils auront fait bonne chasse.

Le Vieux :

Est-ce que je remonte quand je descends ? Est-ce que je recule en avançant ? Ces hommes et ces animaux vivent ici depuis vingt-mille ans, plus même.

Le Foyard :

Tu vas arriver au commencement. Penche-toi, accroche-toi bien et regarde !

Le Vieux :

Je vois tout au fond d'un puits profond, profond un océan noir, noir comme l'encre de Chine. Ténèbres sur les faces de l'abîme. Pas un souffle, je vois aussi Corbeau qui tourne, tourne cherchant désespérément à se poser pour commencer le Monde.

Le reflet de la lune !!! Il y a un reflet de lune tout au fond du monde !

Le Narrateur2 :

Il a tourné puis levé la tête pour en chercher l'origine.

Tout avait changé. Le cœur de l'arbre était devenu cœur d'une cathédrale de pierre et de verre.

Le Foyard :

Tu m'as raconté ta chute. Je vais dire maintenant ton ascension pour ta forêt, pour le mélèze et pour tous les feuillus qui nous écoutent. Et je vais t'aider. Je vais dérouler mes cernes les plus anciens et les dresser par cinq à la verticale. Ils te seront ma voie d'escalade, ma voix et mon chant.

Le Narrateur 2 :

En effet les anneaux du vieux tronc se sont levés, tous par cinq. Ils ont écrit les portées d'un gigantesque papier à musique qui s'est rempli de bas en haut de toutes les notes et signes nécessaires.

Le Vieux :

Mais c'est une symphonie !

Le Foyard :

Mais non. Une simple ballade de ménestrel

Le Narrateur 2 :

Virgile avait compris que chaque note était une prise ou une marche pour son ascension. Les barres de mesure des trapèzes par où se hisser et toute la portée, des cordes pour se retenir.

Le Foyard :

N'oublie pas de te reposer. Il y a des pauses et de grosses rondes pour t'asseoir. Des soupirs pour reprendre ton souffle... et je n'ai pas mis de tempo.

Le Narrateur 2 :

Le Vieux qui était de moins en moins vieux était passé devant quatre patriarches presque effacés mais encore barbus qui n'ont même pas levé la tête pour constater son agilité. Depuis tout là-haut il ne pouvait pas voir déambuler tristement les statues des saints rédacteurs décolorés, découragés. Péripatéticiens courbées et fatigués, fantômes d'un autre âge.

Le Foyard :

Tu es presque arrivé au début. Les lignes se brouillent, s'emmêlent. Accroche-toi à la clé de sol qui en est la clef de voûte. Tu es arrivé !

Le Vieux :

Comme c'est grand, comme c'est vide. Mais je vois de multiples chemins qui deviennent sentiers. Lequel prendre ? Dis-moi.

Le Foyard :

Tu es dans ma couronne et toutes mes branches recherchent la lumière. Prends celui que tu veux. Tu arriveras au soleil. Dehors c'est le printemps.

Le Narrateur :

Le Vieux qui n'est plus vieux a pris tous les chemins à la fois et s'est retrouvé dans le feuillage de mai. À peine sorti, comme lui, de l'arbre. Il s'est assis à la lisière du ciel pour regarder le vent qui l'emporte.

Le Vieux :

Je vole, je vole ! Comme c'est beau. Comme le monde est beau. Les forêts, les montagnes, les torrents, ma rivière. Je reconnais mon village, mon chalet – qui ne sait rien de tout ça- Et là au pied de l'arbre, à ma place habituelle, c'est moi, le vieux Virgile, on dirait que je me suis endormi, le chapeau sur les yeux.

Le Narrateur :

C'est le vent du sud qui le porte et le traverse. Il est déjà loin dans le lointain. Il vole, il entre dans le paysage et pour la dernière fois, il vole.... En millions d'éclats de lumière qui descendent sur les choses ou sont les étoiles qu'on ne voit pas.

Au pied du foyard, devenu très vieux, il y a une souche, aussi très ancienne, de laquelle s'échappe, quelquefois, un petit nuage, clairsemé, d'étincelles brillantes. Les soirs d'été, quand il fait bon.

On appelle ce lieu : « Le berceau des lucioles ». Le chalet n'existe plus.

On ne sait pas pourquoi.
